

INTRODUCTION

« Un personnage exceptionnel »

Taamusi Qumaq est un personnage exceptionnel à plus d'un titre. Chasseur, pêcheur, trappeur, conducteur de chiens de traîneau, puis employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des coopératives, président du conseil communautaire de Puvirnituq au Nunavik (Québec arctique) et homme politique, c'était également un encyclopédiste, un penseur et un activiste culturel de haut calibre. Sans oublier son rôle d'époux, de père de famille et de citoyen à l'écoute de son milieu, celui des Inuit¹ du 20^e siècle. Il a été récipiendaire de l'ordre du Québec et de celui du Canada, comme aussi du prix de la recherche nordique — décerné par le ministère canadien des Affaires indiennes et du Nord aux chercheurs émérites en études arctiques — et d'une mention honorable de l'Université du Québec, l'équivalent

¹ On notera que les mots inuit apparaissant dans l'autobiographie, y compris les noms propres, sont écrits en orthographe standard du Nunavik. Cette graphie reflète la prononciation réelle de la langue. Seuls quelques noms de famille et prénoms modernes ont été transcrits dans leur orthographe courante, non standard. Par exemple, le prénom du père de Qumaq est écrit Nuvalingaq (graphie standard), mais le nom de famille de son fils — le prénom du grand-père paternel, imposé comme nom de famille par les autorités fédérales au cours des années 1960 — est transcrit Novalinga. De même, pour respecter le génie de l'inuktitut et le sentiment de ses locuteurs, il a été décidé dès la première publication de l'autobiographie que le mot « inuit » resterait invariable en français, sans « e » au féminin ni « s » au pluriel. J'ai suivi la même règle dans cette introduction.

INTRODUCTION

d'un doctorat *honoris causa*. Et tout ceci sans jamais avoir mis les pieds à l'école, et en ne parlant, lisant et écrivant que sa langue maternelle, l'inuktitut.

Au moment de sa naissance, en janvier 1914, au cœur de l'hiver boréal, dans un petit camp de chasse des environs d'Inukjuak sur la côte orientale de la baie d'Hudson, il n'y avait que deux ans que ce qui allait devenir le Nunavik faisait partie du territoire du Québec. Jusqu'en 1912 en effet, les terres arctiques et sub-arctiques québécoises avaient appartenu aux Territoires du Nord-Ouest, cette entité administrative fédérale créée en 1870 lors de la cession au gouvernement canadien des terres de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH). En 1914 toutefois, l'appartenance québécoise de cette région restait toute théorique. Le pays était entièrement exploité et géré par les entreprises de traite des fourrures (CBH, Revillon Frères), dont les comptoirs étaient très occasionnellement visités par des missionnaires anglicans, des agents de la Gendarmerie royale du Canada et, plus rarement encore, par d'autres représentants des autorités fédérales.

Comme on le constatera à la lecture de son autobiographie, la vie de Qumaq (c'est là son prénom inuit, qui deviendra plus tard son nom de famille; Taamusi — Thomas — est son nom de baptême) illustre de façon exceptionnelle la manière dont le peuple inuit et les terres qu'il occupe ont été progressivement intégrés dans l'ensemble socio-politique québécois et canadien. Pendant sa jeunesse, l'auteur ne s'est jamais préoccupé de son appartenance ethnique ou nationale, même s'il a été

INTRODUCTION

indirectement affecté par des événements externes comme le tournage de *Nanook of the North* de Robert Flaherty (auquel sa mère participa) et la Deuxième Guerre mondiale. C'était un être humain (un *inuk*), parlant l'inuktitut et parcourant le pays des humains (*inuit*) pour s'y procurer ce qui était nécessaire à la survie des siens : viande, poisson et fourrures. Cette survie était soit directement assurée par la consommation du gibier capturé par Qumaq et ses compagnons de chasse, soit, de façon plus indirecte, liée à l'échange des peaux de phoque et de renard au poste de traite de la CBH ou à celui de la compagnie française Revillon Frères.



Photographie de Robert J. Flaherty prise pendant le tournage de *Nanook of the North* à Inukjuak, en 1920-1921

(Institut culturel Avataq, fonds Robert J. Flaherty, A-REV-1139;
photographe : Robert J. Flaherty, c[1920-1921])

INTRODUCTION

Les marchandises importées qu'on pouvait se procurer par le biais de ces échanges, de même que l'origine étrangère des commerçants de fourrures, constituaient, certes, un premier pas vers l'inclusion des Inuit dans le système économique international. Mais cette inclusion n'avait pas encore vraiment d'incidences politiques. Ce n'est qu'avec la Deuxième Guerre mondiale — quand les Inuit entendront parler des hostilités envers l'Allemagne nazie — et, surtout, quand le gouvernement canadien décidera d'intervenir directement dans l'Arctique à partir de la fin des années 1940, que les habitants du Nord québécois réaliseront que leur vie est désormais soumise aux diktats d'autorités — fédérales, puis provinciales — sur lesquelles ils n'ont aucune prise. Pour Qumaq comme pour beaucoup de ses concitoyens, il s'agira dès lors d'apprendre à louvoyer entre le Canada, le Québec et certains leaders inuit qu'ils considèrent comme des collaborateurs, afin de reprendre le contrôle de leurs terres et de leur existence.

UNE PERSONNALITÉ ATTACHANTE

C'est à l'été 1969 que j'ai rencontré Taamusi Qumaq pour la première fois. J'étais de passage à Puvirnituk dans le cadre d'un projet de recherche sur les généalogies inuit et quelqu'un m'avait conseillé d'aller rendre visite à ce monsieur, très impliqué dans le mouvement coopératif et

INTRODUCTION

l'administration de sa communauté de résidence, et qui, disait-on, avait des idées fort originales. Je fus tout de suite intrigué par ce petit homme aux grandes lunettes et au nez aquilin, qui m'affirma d'emblée que tout comme les Québécois cherchaient à obtenir leur indépendance du Canada, les Inuit avaient eux aussi droit, en tant que peuple, à décider librement de leur avenir. Ses arguments m'apparurent logiques et pleins de gros bon sens, et je trouvais étonnant que personne d'autre encore ne m'ait tenu de tels propos en pays inuit.

Il se passa ensuite une quinzaine d'années avant que je revoie Qumaq. Entre-temps, il s'était lancé dans la rédaction d'un dictionnaire des définitions de l'inuktitut du Nunavik et j'étais moi-même devenu anthropologue du langage, intéressé en particulier à l'étude de l'interface entre langue, société et identité chez les Inuit. Je lui avais envoyé au printemps 1984 une lettre assez pompeuse disant quelque chose comme : « Je suis linguiste (*uqausiliriji* : “quelqu'un qui s'occupe des mots”) et tu es linguiste; il est donc important que nous nous rencontrions ». Et sur une réponse positive de sa part, j'étais allé passer quelques jours à Puvirnituq au mois de juillet afin d'en savoir plus long sur ses méthodes de travail.

Celles-ci étaient particulièrement rigoureuses. Les murs du bureau de Qumaq étaient tapissés de centaines de fiches classées selon l'ordre de déroulement des caractères syllabiques, la seule forme d'écriture connue par l'auteur (il l'avait apprise en famille). Ces fiches montraient toutes les

INTRODUCTION

combinaisons possibles de syllabes pouvant apparaître en début de mot. En s’y référant, Qumaq était en mesure de se remémorer tous les mots commençant par chacune des combinaisons existantes. Pendant plusieurs années, il avait transcrit ces mots à la main puis à la machine, donnant à chacun une définition en inuktitut. À l’époque de ma visite, une subvention gouvernementale lui avait permis d’engager une secrétaire qui était en train de saisir le dictionnaire sur ordinateur.

Les années suivantes me permirent d’être associé de plus près à l’œuvre de Qumaq. J’acceptai d’abord de relire l’un de ses manuscrits antérieurs, *Sivulitta pinsituqangit* (« Les anciennes coutumes de nos ancêtres »), une encyclopédie ethnographique et historique de la vie inuit, pour en standardiser l’orthographe. Cet ouvrage fut publié en 1988 en caractères syllabiques, mais n’a jamais été traduit en français ni en anglais. Puis je m’attaquai à la relecture et à la standardisation du manuscrit du dictionnaire, qui parut en 1991 sous le titre *Inuit uqausillaringit* (« Les véritables mots des Inuit »). Qumaq devait décéder en juillet 1993, deux ans après la publication de son œuvre maîtresse.

Ces contacts me donnèrent l’occasion de mieux connaître le personnage. Taamusi Qumaq était un homme frugal. Il mangeait relativement peu — une habitude datant peut-être des années de pauvreté qu’il avait connues — et ne buvait ni alcool, ni thé, ni café : que de l’eau. Par contre, c’était un fumeur. Une photo prise par Gerald McKenzie en 1981 et publiée dans *Sivulitta pinsituqangit* le montre assis devant sa machine à écrire, cigarette à la main.

INTRODUCTION

Cette frugalité ne le privait pas d'un sens de l'humour bien particulier. J'étais monté à Puvirnituq en 1988 pour lui faire signer le contrat d'édition du dictionnaire et je logeais chez lui. Un soir il me dit : « Je n'ai pas le goût de faire la cuisine ce soir : allons manger chez mon neveu ». Le neveu en question était absent mais nous fûmes reçus par sa femme, une métisse de toute évidence, qui nous fit passer à table. La conversation entre nous trois se déroulait en inuktitut. À un moment donné, la fille de cette dame demanda à sa mère, toujours en inuktitut : « Quel est le sens exact de tel mot? » Celle-ci répondit : « Je ne sais pas très bien; demande plutôt à Louis, il connaît l'inuktitut mieux que moi ». J'étais un peu intrigué. Pourquoi cette Inuk, qui parlait couramment sa langue, suggérait-elle à sa fille de me consulter? Pris d'un soupçon soudain, je lui demandai : « Nakilli pivit? (“Mais d'où viens-tu?”) » — « Rouyn-Norandamit (“De Rouyn-Noranda”) » me répondit-elle. Je compris alors que notre hôtesse n'était pas du tout inuk. C'était une infirmière québécoise francophone qui vivait depuis longtemps à Puvirnituq, y avait pris époux et avait appris l'inuktitut — fait rarissime chez les Blancs résidant au Nord. Pendant tout ce temps, Qumaq affichait un grand sourire moqueur. En sortant de la maison il me demanda : « Quaqsagit? (“As-tu sursauté?”) ». Il m'avait bien eu, sachant que je ne verrais que du feu en rencontrant cette nièce que je supposais inuk.

Frugal et facétieux, Taamusi Qumaq faisait également preuve d'une curiosité insatiable. Il voulait être au courant de tout, posant parfois des questions que certains jugeaient

INTRODUCTION

embarrassantes : « Combien t'as coûté ta maison? Quel est ton revenu annuel? ». Pendant les événements d'Oka de l'été 1990, il me téléphona de Puvirnituk pour que je lui explique en détail les tenants et aboutissants de ce qui se passait. Même s'il ne parlait ni le français ni l'anglais, il écoutait parfois les nouvelles radiophoniques dans la langue de Shakespeare, dont il comprenait des bribes suite à sa longue fréquentation d'employés de la CBH et autres anglophones travaillant au Nord.



Puvirnituk dans les années 1950. De gauche à droite, Taamusi Qumaq, Allie Quaraq, Isa Papialuk, Mattiisi Amaroalik, Isa Sivuaaraapik, Isaapik POV, Nungaq Kuannanaq lisent des journaux
(Institut culturel Avataq, fonds Peter Murdoch, IND-PMUR-0195; photographe : Peter Murdoch, c[1950])

INTRODUCTION

Qumaq était aussi un individu tenace qui tenait à atteindre les objectifs qu'il s'était fixés. La publication de son encyclopédie et de son dictionnaire, après des années de travail et de difficultés diverses, en fournissent la preuve. Il voulait que sa langue et sa culture soient transmises aux jeunes Inuit et pour ce faire, il était prêt à mettre le temps qu'il fallait. Il désirait également faire connaître aux *qallunaat* (les non-Inuit) ce qu'il pensait au sujet du présent et de l'avenir des siens. D'où l'importance qu'il accordait à ses articles parus en traduction française et anglaise. La ténacité de Qumaq s'étendait aussi au champ politique. Membre du Parti Québécois — probablement le seul membre inuk de cette formation à cette époque — il décida un jour d'assister au congrès national du parti afin d'y faire une déclaration sur les Inuit. En plus de réussir à se procurer des sous pour se rendre dans le sud du Québec, il parvint à se trouver un interprète apte à traduire son intervention au congrès et à lui relayer les propos des autres orateurs. Cette ténacité politique explique également pourquoi il n'a jamais renoncé à ses idées sur la nécessaire autonomie du peuple inuit.

UNE ŒUVRE UNIQUE

Taamusi Qumaq a commencé à écrire relativement tard. Il avait plus de soixante ans quand, une fois sa famille élevée

INTRODUCTION

et les remous entourant l'adoption de la Convention de la Baie James et du Nord québécois un peu apaisés, il se dit qu'avant qu'il ne soit trop tard, il était important pour lui de mettre sur papier ce qu'il connaissait de la culture et de la langue inuit. Qumaq constatait en effet que les temps avaient changé. Les jeunes n'étaient plus éduqués, comme il l'avait été, en apprenant de leurs parents et des autres membres de leur communauté tout ce qui était nécessaire à leur survie : techniques de chasse, de pêche, de piégeage, de couture, de fabrication d'outils et de moyens de transport, de construction d'iglous; interprétation du milieu naturel : territoire marin et terrestre, climat, faune, flore; liens de parenté; relations sociales intra- et intercommunautaires; comportement moral; rapports avec le monde supranaturel. L'école, imposée de l'extérieur, contrôlée par les *qallunaat* et vouée à la transmission de connaissances exogènes, avait remplacé l'éducation traditionnelle. En attendant que les Inuit contrôlent entièrement leur système d'enseignement — afin que celui-ci puisse transmettre une synthèse constructive des savoirs inuit et des connaissances nécessaires à la vie contemporaine — il fallait préserver ces savoirs par écrit.

Autre fait alarmant, la langue de l'école n'était pas celle des élèves. Sauf à la maternelle et dans les toutes premières années du primaire, on enseignait en anglais ou en français. Les jeunes avaient donc tendance à parler un inuktitut simplifié et au vocabulaire réduit. Qumaq se rendait compte qu'au-delà des savoirs, il fallait travailler à la préservation de la langue. C'est cela qui l'amena à se lancer dans la

INTRODUCTION

compilation d'un dictionnaire exhaustif (avec plus de 15 000 entrées) des définitions des mots inuit en usage à Puvirnituq et dans la région.

Avec l'autobiographie faisant l'objet du présent ouvrage, l'encyclopédie de la vie traditionnelle inuit (*Sivulitta piusituqangit*) et le dictionnaire des définitions (*Inuit uqausillaringit*) constituent l'essentiel de l'œuvre de Taamusi Qumaq. S'y ajoutent quelques articles sur la situation politique, le milieu naturel, la culture et la langue (voir la bibliographie). Ces articles ont été traduits en anglais et en français, ce qui n'est pas le cas des deux grands ouvrages. *Sivulitta piusituqangit* (« Les anciennes coutumes de nos ancêtres ») décrit les savoirs d'autrefois transmis depuis toujours par les aînés : coutumes inuit traditionnelles (habitat, nourriture, culture matérielle, parenté, religion, etc.) et faune du Nunavik (poissons et mollusques, mammifères marins, mammifères terrestres, oiseaux et insectes), le tout présenté en 46 chapitres. Mais attention, le qualificatif « anciennes » du titre ne veut pas dire « dépassées ». Le suffixe *-tuqaaq* que traduit cet adjectif signifie plus exactement : quelque chose (ou quelqu'un) qui existe depuis longtemps mais qui garde toujours sa pertinence.

Pour ce qui est du dictionnaire, Qumaq voulait d'abord l'intituler *Inuit uqausituqangit* (« Les mots anciens des Inuit »). C'est moi qui lui ai suggéré d'en modifier le titre, estimant — à tort peut-être — que la référence au concept d'ancienneté connoté par l'afixe *-tuqaaq* pourrait rebuter certains des jeunes à qui le livre s'adressait. Nous avons ainsi

INTRODUCTION

convenu de parler plutôt d'*Inuit uqausillaringit*, « Les véritables mots des Inuit ».

L'originalité de l'œuvre de Qumaq, c'est qu'elle émane de ce qu'on pourrait appeler un « intellectuel du terroir ». L'auteur n'a jamais été scolarisé. Il n'a jamais connu d'autre langue que l'inuktitut — à part une connaissance passive limitée de l'anglais. Il écrivait bien et abondamment — son œuvre le prouve — mais uniquement dans sa langue maternelle et en caractères syllabiques. Ce système d'écriture, dont les symboles représentent des syllabes complètes (pi, pu, pa, ti, tu, ta...) plutôt que des consonnes et des voyelles, a été inventé vers 1840 par une équipe de locuteurs ojibway et cris travaillant sous la direction de James Evans, un pasteur méthodiste qui vivait alors à Norway House, au nord du lac Winnipeg. Adapté vers 1855 à la phonologie de l'inuktitut et introduit au Nunavik par les missionnaires anglicans à partir des années 1870, le syllabique est rapidement devenu le principal outil de communication écrite des Inuit de l'Arctique oriental canadien (à l'exception du Labrador). On l'enseigne maintenant à l'école mais à l'époque de Qumaq, il se transmettait de personne à personne à l'intérieur de la famille et de la communauté.

INTRODUCTION



Taamusi Qumaq et son frère Davidiapik Nuvalingaq à Puvirnituaq en 1958 (Institut culturel Avataq, fonds Frederica Knight, IND-FK-034; photographe : Frederica Knight, 1958)

Ne lisant que sa langue maternelle et n'ayant ainsi eu accès qu'à un bagage très limité de textes écrits — la Bible mise à part, presque rien n'avait alors été publié en caractères syllabiques inuit — Qumaq a surtout acquis ses connaissances par voie orale et par le biais exclusif de l'inuktitut. Son savoir et sa pensée reflètent donc le bagage intellectuel d'un Inuk ayant grandi dans un univers encore traditionnel — quoique déjà christianisé et intégré à l'économie de marché — et ayant mûri au moment où cet univers se transformait radicalement de par son intégration

INTRODUCTION

forcée à la structure sociale, politique et culturelle canadienne et québécoise. L'œuvre de Taamusi Qumaq est ainsi le produit d'un système cognitif à la fois inuit et contemporain. Il ne faut cependant pas croire que sa pensée représente celle de tous les Inuit. Au Nord comme ailleurs, chaque individu a sa propre façon de voir et de dire les choses.

L'œuvre de Qumaq a quand même le mérite, avec celle de quelques rares autres écrivains unilingues et non scolarisés — telle Mitiarjuk², la romancière et encyclopédiste de Kangirsujuaq, dans le nord du Nunavik —, d'ouvrir une fenêtre sur l'univers cognitif et sémantique des Inuit. Son dictionnaire en particulier permet de découvrir la manière dont un Inuk d'aujourd'hui perçoit et comprend le monde qui l'entoure. Ses définitions de mots expriment sa conception des choses, et ce de façon très (trop?) méthodique. Les verbes font ainsi souvent l'objet de définitions séparées, selon les modes et les personnes de la conjugaison (voir par exemple, p. 111 : *ailikkit*, « va les chercher »; *ailikkik*, « va les chercher tous les deux »; *ailiruk*, « va le chercher »; etc., chacun de ces mots constituant une entrée différente).

Au-delà de ces finasseries lexicologiques, le dictionnaire de Qumaq contient des trésors sémantiques. La définition du mot *nqaqtuq* (“il/elle parle”) par exemple, vaut la peine d'être citée : « Une personne, en disant qu'elle dit vrai, parce qu'elle ne dit que son idée, cette personne dit donc quelque

² Mitiarjuk Nappaaluk, *Sanaaq*, Montréal, Stanké, 2002, 303 p.

INTRODUCTION

chose de bon ou de mauvais³ ». Pour Taamusi Qumaq, la parole est éminemment morale. Quand on parle, « on dit qu'on dit vrai », c'est-à-dire qu'on est présumé dire la vérité. Le mensonge détourne donc la parole de son essence même. Parler, c'est transmettre ce qu'on pense réellement, que cette pensée soit bonne ou mauvaise. À ma connaissance, on ne trouve nulle part ailleurs que chez Qumaq de telles ouvertures sur l'univers cognitif inuit.



Taamusi Qumaq à Puvirnituq (Institut culturel Avataq, fonds Peter Murdoch, IND-PMUR-0203; photographe : Peter Murdoch, c[1950])

³ *Inuit uqausillaringit/ Les véritables mots inuit : un dictionnaire des définitions en inuktitut du Nunavik, Québec arctique*, Québec, Montréal et Inukjuaq, Association Inuksiutiit Katimajit et Institut culturel Avataq, 1991, p. 101.

INTRODUCTION

L'AUTOBIOGRAPHIE

À l'exemple du dictionnaire et de l'encyclopédie, l'autobiographie de Taamusi Qumaq peut être considérée comme une introduction privilégiée à la pensée, à la culture et à l'histoire contemporaine des Inuit du Nunavik. En la préparant, son auteur avait justement pour but de fournir à ses lecteurs un exemple vécu des défis qu'avaient eu à relever les habitants du Québec nordique. Écrite en 1985-86, elle a été publiée par tranches — en inuktitut, anglais et français — dans la revue de l'Institut culturel Avataq, *Tumivut* ("Nos traces de pas"), de 1995 à 1998 (donc après le décès de l'auteur). On y retrouve le même esprit méthodique que dans les deux autres œuvres. Qumaq raconte les événements de son existence — et le contexte dans lequel ceux-ci se sont déroulés — année par année. Il cite ses sources — s'agit-il ou non de situations qu'il a lui-même observées? — et évalue leur valeur : tel renseignement vient de telle personne, habituellement digne de foi; on peut donc y accorder créance. Il s'agit là d'une attitude très inuit. Parce qu'on s'efforce toujours de « dire vrai », on précise habituellement à son interlocuteur si on connaît (*qaujima-*) ce dont on parle, c'est-à-dire si on en a fait personnellement l'expérience ou si, au contraire, on l'a simplement entendu dire (*tusauma-*) de la bouche de quelqu'un d'autre.

Comme son encyclopédie, l'autobiographie de Qumaq se veut didactique et formatrice : elle a pour but d'enseigner et

INTRODUCTION

d'éduquer. C'est pourquoi on y retrouve bon nombre de notes ethnographiques sur divers aspects de la vie d'autrefois, ainsi que des explications sur l'histoire de la région de Puvirnituq et du Nunavik. Le récit autobiographique comporte aussi parfois des conseils moraux sur la bonne façon de se conduire en société. Il est également parsemé de nombreuses indications sur le coût de la vie à différentes époques. Tout au long de sa carrière, l'auteur semble avoir noté ou mémorisé avec précision son revenu, le prix de vente des fourrures et autres produits du pays, ainsi que celui des denrées courantes, signe sans doute de l'importance que ces choses revêtaient pour un homme qui a longtemps travaillé dans les magasins de la CBH, puis a participé à l'administration de la coopérative de Puvirnituq.



Trois jeunes Inuit posent devant la coopérative de Puvirnituq en 1966
(Institut culturel Avataq, fonds René Fumoleau, IND-FUM R-21;
photographe : René Fumoleau, 1966)

INTRODUCTION

La relation que Taamusi Qumaq fait de son existence rappelle le déroulement de certains mythes inuit : un orphelin (il a perdu son père jeune), physiquement faible, pauvre (après la mort du père, la famille doit compter sur les autres pour survivre), piètre chasseur et travailleur malhabile (il tarde à apprendre à construire un iglou) finit par triompher des circonstances malheureuses qui ont marqué sa jeunesse. À force de travail et de détermination — mais aussi grâce à l'entraide communautaire — il finit par fonder une famille qu'il est capable de nourrir convenablement en chassant ou en s'embauchant chez les *qallunaat*. La grande spécialiste de la littérature inuit, Robin Gedalof McGrath, a souligné dans l'un de ses ouvrages, *Canadian Inuit Literature: The Development of a Tradition*⁴, que les autobiographies écrites par des Inuit sont souvent structurées selon ce modèle canonique de l'orphelin triomphant de ses ennemis pour accéder à la puissance. Le texte de Qumaq s'inscrit donc dans un genre littéraire bien défini.

Sur un plan plus général, celui du développement nordique, l'autobiographie de Qumaq est sous-tendue par une vision intéressante de l'économie politique des territoires inuit. Le récit montre en effet que les périodes de monopole sont néfastes pour la population autochtone. L'auteur signale par exemple les épisodes de famine qui ont suivi l'absorption de la compagnie française Revillon Frères par sa concurrente la CBH, en 1936. Lui-même client de Revillon, il a directement souffert du refus de la CBH de

⁴ Ottawa, Musée national de l'Homme, 1984, 230 p.

INTRODUCTION

faire crédit aux siens après la fermeture des postes de traite français, surtout quand on manquait de nourriture suite à une pénurie de gibier. La fidélité initiale de Qumaq et de sa famille envers les traiteurs français explique peut-être en partie la sympathie qu'il a très tôt ressentie à l'égard du gouvernement québécois, de René Lévesque en particulier, alors que la plupart des Inuit ne faisaient confiance qu'aux autorités fédérales.

Brisé en 1939 par l'établissement dans la région d'un comptoir de la Baffin Trading Company (BTC), le monopole de la CBH — et les malheurs qu'il entraînait — réapparut en 1949 quand la BTC ferma ses portes. Qumaq a été témoin de décès par inanition, entre 1936 et 1939 et à la fin des années 1940. La lutte pour la survie alimentaire semble n'avoir vraiment cessé qu'à partir de 1955, avec l'arrivée à Puvirnituk de Peter Murdoch, un gérant de la CBH soucieux du bien-être des Inuit, puis du père André Steinmann o.m.i., initiateur de la coopérative locale.

INTRODUCTION



Taamusi Qumaq prépare des envois de sculptures avec Lucille Murdoch à Puvirnituq dans les années 1950

(Institut culturel Avataq, fonds Peter Murdoch, IND-PMUR-0253; photographe : Peter Murdoch, c[1950])

Le monopole économique de la CBH, affaibli par l'avènement du mouvement coopératif, avait cependant fait place en 1958 à un monopole politique, celui du gouvernement fédéral, qui créa des écoles et une infrastructure administrative sans consulter aucunement les Inuit. Qumaq réalisa alors que la lutte devait maintenant se faire sur les plans social et politique afin de briser ce nouveau monopole. C'est ce qui explique sa transformation, à la fin des années 1950, en activiste du mouvement coopératif (dont il remercie trois acteurs éminents à la fin de son autobiographie), puis en leader local, élu président du

INTRODUCTION

conseil communautaire de Puvirnituq, en partisan de la participation québécoise à l'administration du Nunavik et, enfin, en militant de l'autonomie inuit, opposé à la Convention de la Baie James qui, à son avis, avait cédé le Nunavik aux possédants *qallunaat* sans en informer la population.

Qumaq fut l'un des fondateurs du mouvement ITN (Inuuqatigiit Tunngavingat Nunaminni — « Le territoire, fondement du peuple inuit »), qui cherchait à convaincre les gens de bien s'informer sur la Convention avant de l'approuver. Sous l'influence d'ITN, les villages de Puvirnituq et d'Ivujivik refusèrent de reconnaître les institutions issues de la Convention (qui fut quand même signée) et obtinrent l'établissement de leurs propres écoles et services de santé. Leur dissidence ouvrit en bonne partie la voie aux négociations qui menèrent à la signature d'un accord de principe sur l'autonomie du Nunavik, en 2007. C'est à la fin de cette époque que Taamusi Qumaq devint un intellectuel voué à la préservation de sa langue et de sa culture.

Comme l'encyclopédie et le dictionnaire de Qumaq, cette autobiographie joue un rôle important, voire indispensable pour qui désire s'initier à cette culture, à la vie d'un acteur majeur dans le développement du Nunavik contemporain, ainsi qu'aux circonstances historiques dans lesquelles cette vie s'est inscrite.

Louis-Jacques Dorais
Université Laval